Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 6 (1873)

Artikel: Le siècle de Jésus-Christ. Partie 2, Le temps des apôtres

Autor: Astié, J.-F. / Hausrath, A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379151

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE
SIÈCLE DE JÉSUS-CHRIST[1]

PAR

A. HAUSRATH

DEUXIÈME PARTIE

Le temps des apôtres.

IV. *Le paulinisme.*

Saint Paul fut l'homme chez qui l'idée chrétienne arriva à sa maturité; il eut le courage de consacrer sa vie entière à ce que les autres fidèles ne faisaient qu'accidentellement. Son importance consiste en ce qu'il se donna pour tâche de faire entendre parmi les juifs de la dispersion cette prédication du royaume qui avait été réduite au silence en Galilée. Grâce à sa nature infatigable, il réussit à proclamer jusque dans les synagogues de l'Asie mineure, de la Macédoine, de l'Illyrie et de l'Achaïe les pensées et les espérances qui déjà depuis longtemps agitaient les localités où les juifs se trouvaient en grand nombre. Ensuite, son esprit radical sut tirer les conséquences de la doctrine qui veut que la participation au royaume prochain dépende entièrement de l'attitude qu'on prend à l'égard de Jésus ; cela le conduisit à se tourner immédiatement vers les païens et à entraîner les populations d'entre les gentils dans le mouvement qui agitait les juifs. Enfin et surtout ce qui fit l'importance de saint Paul, c'est qu'il donna la théorie de cette

[1] Voir la livraison de janvier 1873.

conciliation de la conscience contemporaine qui se trouvait renfermée dans l'enseignement de Jésus-Christ. Il jeta hardiment les bases d'une conception générale de l'univers, qui comblant l'abîme du dualisme régnant en y substituant l'idée d'une harmonie du monde sensible et du monde spirituel, amenée par Jésus-Christ, servit de base au point de vue général du moyen âge.

1. *La personne de Paul.* — Grâce à la situation isolée de la ville de Tarse où le grand apôtre vit le jour, le paganisme s'y était conservé dans toute sa vigueur. La philosophie, la poésie, la rhétorique y florissaient également. Peu de temps avant saint Paul, Tarse, d'après Strabon, aurait éclipsé, à cet égard, Athènes et Alexandrie. Les sophistes, qui étaient du même genre que ceux d'Egypte, se distinguaient spécialement par le don de l'improvisation. Ces écoles de Tarse avaient au dehors une mauvaise réputation. Les descriptions qu'en donnent les écrivains païens servent de commentaire aux paroles de saint Paul, rendant grâces de ce qu'il n'est ni un sophiste, ni un grammairien, ni un disputeur de ce siècle. (1 Cor. I, 20.) On comprend que le mépris de la sagesse de ce monde soit devenu un trait dominant de son caractère.

C'est également dans les faits dont il fut témoin à Tarse que Paul puisa cette profonde horreur pour l'idolâtrie qui est plus accusée dans ses écrits que dans aucun autre livre du Nouveau Testament, excepté l'Apocalypse. Les habitants de Tarse en étaient encore au culte du dieu soleil, religion naturiste, dont les cérémonies étaient accompagnées d'orgies. Naturellement, par besoin d'opposition, les juifs de Tarse avaient accusé plus qu'ailleurs leur zèle religieux et leur patriotisme. Ils avaient pris quelque part aux troubles du temps des Machabées ; leurs relations avec Jérusalem étaient tellement suivies qu'ils y avaient une synagogue à eux, celle même qui avait déployé son zèle sanguinaire lors de la persécution d'Etienne. Pendant le siége de Jérusalem, sous Vespasien, on vit accourir de Tarse de jeunes volontaires volant au secours du temple.

Qui ne voit que quelques gouttes de ce sang patriotique

coulaient dans les veines de saint Paul ? Il suffit de rappeler des passages comme Gal. IV, 25 ; Rom. IX, 3. S'il n'eût déjà été au service de Christ, il se serait probablement joint à ces jeunes patriotes qui en l'an 70 accoururent au sécours de la sainte cité.

On a généralement exagéré l'influence exercée sur saint Paul par la science grecque. D'abord la littérature grecque n'était pas tolérée dans la maison d'un pharisien. Sans savoir bien former les caractères de la langue grecque, même dans son âge mûr (Gal. VI, 11), il n'a jamais appris le grec que dans ses relations avec ceux qui le parlaient. Grand amateur de citations, il ne cite que rarement les auteurs païens, et, en rappelant un vers de Ménandre (1 Cor. XV, 33), il montre qu'il ne connaît pas la prosodie. Sauf les apocryphes de l'Ancien Testament, on pourrait croire qu'il n'a jamais lu un livre grec. Saint Paul n'a que la culture de sa nation ; il demeure Juif dans ses rapports avec les Grecs, et même quand la nécessité l'oblige à écrire en grec. Ce n'est que lorsqu'on pense habituellement en hébreu qu'on peut tomber dans des jeux de mots comme celui de Gal. IV, 25.

Le milieu dans lequel l'apôtre a vécu n'a cependant pas été sans déteindre sur lui, et ce n'est nullement par l'effet d'un pur accident que le plus grand missionnaire chrétien est sorti d'une ville de la Diaspora. On voit à chaque page de ses épîtres que l'auteur a vécu au milieu du tourbillon d'une grande ville. Il y a un contraste frappant entre le style du *sermon sur la montagne* et celui des épîtres de saint Paul. Le Maître a vécu sur les bords des lacs, dans les vallées et sur les montagnes ; le disciple préfère à la place publique la chambre haute de quelque maison écartée dans le quartier des juifs. Tandis que les paroles brûlantes du Seigneur censurent les iniquités des chefs du peuple et des grands, saint Paul s'en prend aux péchés secrets du petit peuple, des petits bourgeois. Tandis que Jésus évite Jérusalem, saint Paul fait pénétrer dans les demeures humides des grandes villes l'air tonique des bords du lac de Génézareth. Si Jésus emprunte ses images à la nature, le grand missionnaire met à contribution tout ce qui constitue

l'étroit horizon de la famille juive. L'apôtre n'est pas heureux lorsqu'il veut emprunter des images à la nature puisqu'il suppose qu'on greffe les vieux troncs d'oliviers. (Rom. XI, 17.) D'autres images empruntées à la place d'armes, à l'arsenal, à la caserne et au théâtre trahissent l'habitant des grandes villes. (1 Thes. V, 6, 8, 14.) Il est peu probable qu'un juif de la Palestine eût comparé la vie chrétienne aux combats des lutteurs, en reproduisant avec tant de soin tous les incidents du combat. Tout cela trahit à l'égard des usages païens une liberté d'esprit qui ne se trouvait pas chez un juif de la Palestine. Tandis que l'auteur du quatrième livre des Machabées estime que la sainte cité est souillée par la présence d'un gymnase pour des jeunes gens se livrant tout nus à leurs exercices (4 Machab. IV), l'apôtre parle avec intérêt et sympathie des jeux des païens. (1 Cor. IX, 24-26 ; Philip. III, 12-14.) Ajoutons qu'il a l'activité, l'œil ouvert d'un citadin, voyant tout, observant tout, trouvant du temps pour une foule de choses qui ne manqueraient pas de faire tourner la tête à un villageois transporté tout à coup au milieu d'un pareil tourbillon. (1 Cor. XII, 12 ; XV, 32, 33 ; Philip. III, 2.) C'est aux réunions du peuple sur la place publique de Tarse qu'il a emprunté le mot *église* pour désigner l'assemblée chrétienne. L'étendue du point de vue, la maturité du caractère, la bonne manière de se présenter, et surtout cette assurance qui inspire la confiance : tout cela, il le doit au fait d'avoir été élevé dans une grande ville. Paul n'en demeure pas moins un homme de l'ancienne école, un juif par tout le fond de son être. Il est fort heureux qu'il n'y ait pas eu à Tarse comme à Alexandrie fusion des deux cultures ; saint Paul serait alors devenu un fruit sec comme bien d'autres hommes élevés dans ce milieu hybride. Tout ce qu'il y avait de mieux dans l'esprit sémitique se concentre une dernière fois chez l'apôtre, pour y acquérir la solidité du diamant. L'esprit religieux qui avait fait la grandeur d'Israël déborda encore chez lui, pur de tout élément étranger. Ce qui est productif, ce n'est pas le mélange des civilisations, mais l'originalité nationale ; seule aussi elle confère beaucoup plus souvent cet accord avec soi-même, nécessaire pour agir fortement sur les autres. La foi

juive, qu'aucun doute n'avait entamée, caractérisait à un haut degré saint Paul : voilà pourquoi ses paroles ont exercé une beaucoup plus grande action historique que toute l'activité littéraire des Alexandrins. Ce n'est pas à dire que cet esprit parvenu à la maturité ne se soit aussi assimilé des idées grecques.

Mais de fort bonne heure ce citoyen romain de naissance, ce pharisien, fils de pharisien, avait joui des avantages d'une éducation juive. Dès l'âge de cinq ans, il avait appris à lire la Bible dans le sein de sa famille, pour prendre part bientôt après aux trois heures de prière dans la synagogue qui, pour le juif de la Diaspora, remplaçaient les trois sacrifices dans le temple de Jérusalem. Le lundi, le jeudi et le jour du sabbat, on entendait la lecture de la loi. Peu à peu l'élève devint maître à son tour. Il lut la loi, chercha à l'expliquer et participa aux controverses. La fréquentation des exercices catéchétiques et des discussions, le zèle à copier les écrits sacrés terminaient l'éducation du scribe accompli. Toute l'histoire de son peuple devint ainsi une vivante réalité que, dès son enfance, Paul connut jusque dans les moindres détails.

Il suffit d'avoir lu une épître de l'apôtre pour voir combien il s'est occupé de l'Ecriture ; il est en effet de ces hommes qui ne savent penser qu'au moyen de citations incessantes. Paul est tellement pénétré de l'Ecriture que tout est exprimé par lui au moyen de passages bibliques, qu'il cite, à sa convenance, d'après la traduction des Septante ou en remontant au texte. Il est également au courant de la littérature apocryphe à laquelle il fait des emprunts ; ainsi l'application de Deut. XXX, 1 dans Rom. X, 6 rappelle Baruc III, 29. Fidèle à sa maxime d'examiner toutes choses en retenant ce qui est bon, l'apôtre emprunte aux livres non canoniques des idées appelées à jouer un rôle important dans ses propres écrits : ainsi Sapience II, 24 ; 1 Cor. VI, 2, comparé à Sapience III, 8. Bien des images sont empruntées à l'auteur alexandrin de la Sapience. Ainsi, Sapience V, 17 ; XV, 7 ; 1 Thes. V, 7 ; Rom. IX, 20. Il a même fait des emprunts à des apocryphes, aujourd'hui perdus, en introduisant la citation par la formule : ainsi dit l'Ecriture. La déclaration « la circoncision et le prépuce ne sont rien, mais

bien une nouvelle créature,» doit provenir d'une *apocalypse de Moïse*. La belle parole 1 Cor. II, 9, sur les « choses que l'œil n'a point vues,» doit avoir été lue par Origène dans une *apocalypse d'Elie*.

Ailleurs, on voit que Paul a souvent lu l'Ancien Testament à travers le prisme de la tradition rabbinique. Ainsi au lieu de reproduire purement et simplement la pensée du texte, il l'accompagne de gloses et d'enjolivements empruntés aux livres des rabbins. L'anthropologie et la christologie de l'apôtre sont fondées sur une distinction rabbinique entre l'Adam du premier chapitre de la Genèse et celui du second, qui ne doivent pas être identiques. Tandis que la Genèse, dans le récit de la chute, chapitre 3, veut expliquer l'origine du mal, Paul, d'après le livre d'Hénoc LXIX, 11 ; XCVIII, 4, 5 et celui de la Sapience I, 13-14 ; II, 23, 24, croit y découvrir la cause de la présence d'une double loi dans nos membres et de la mort. Il croit, aussi d'après un apocryphe, qu'Abraham avant sa vocation a été un idolâtre. (Rom. IV, 5, 13.) Il a également appris de ce même ouvrage, les *Jubilées*, les poursuites dirigées par Ismaël contre son demi-frère. (Gal. IV, 23.) Les récits sur Moïse lui sont venus, en bonne partie, des biographies de Josèphe et de Philon. (1 Cor. X, 4.) Sa division du ciel (2 Cor. XII, 2-4) est également rabbinique.

Comme l'école rabbinique, l'apôtre se range à une stricte théorie de l'inspiration. La Bible n'est pour lui qu'une apparition de l'esprit divin, aussi en parle-t-il comme d'un être vivant. Elle *prévoit*, elle *exclut*, elle *ordonne*, elle *parle*. L'Ecriture est confondue avec Dieu lui-même : ces paroles *Dieu dit* et *l'Ecriture dit* sont pour lui synonymes. Voilà pourquoi Paul peut tirer les plus graves conséquences des plus petits détails, comme Gal. III, 16, et pourquoi aussi il ne connaît que la preuve scripturaire à l'exclusion de tout élément rationnel. Alors qu'un simple appel à la raison et à l'expérience aurait suffi, il préfère se lancer dans une longue démonstration scripturaire.

Mais, on a beau le professer en théorie, jamais l'esprit humain ne consent en pratique à abdiquer à ce point. Voilà pourquoi,

de même que chez tous les partisans de l'inspiration plénière, nous retrouvons chez saint Paul l'idée d'un double sens de l'Ecriture et d'une explication allégorique. Grâce à ces expédients, on trouve moyen de placer ce qu'on veut dans l'Ecriture et de se débarrasser de ce qui déplaît, tout en professant qu'elle est inspirée jusque dans ses moindres détails. Voir 1 Cor. IX, 9 ; Gal. IV, 24 ; Rom. X, 16. Une autre grande ressource de l'exégèse de l'époque, c'était le type, en vertu duquel certains événements ou certaines personnes deviennent l'image de personnes ou d'événements qui reviendront plus tard d'une manière plus parfaite. C'est la notion platonicienne de la transcendance des idées traduite en langage juif. Il s'introduit ainsi dans l'Ecriture un sens littéral et un sens spirituel ; celui-ci est pour les parfaits seuls ; il constitue le pain des forts en opposition au lait des simples, comme dit saint Paul, en empruntant ici les termes mêmes des rabbins et de Philon. (1 Cor. III, 2.)

Ce sont pourtant là des choses que tout Israélite intelligent aurait pu trouver sans peine. Mais nous retrouvons encore chez Paul les traces d'une culture supérieure puisée à l'école des rabbins.

Plusieurs circonstances semblent indiquer que, malgré les données des *Actes,* il ne l'aurait reçue ni à Jérusalem, ni aux pieds de Gamaliel. D'abord, ce docteur appartenait à l'école des Hérodiens, des pharisiens modérés, tandis que le futur apôtre a été d'entre les zélotes. La circonstance qu'il ne se reproche que la persécution d'Etienne, qu'il ne parle pas de Jean-Baptiste, qu'il n'a jamais connu le Seigneur selon la chair, tout cela semble indiquer que Paul ne serait arrivé à Jérusalem qu'en l'an 36, après la fin du ministère de Jésus. C'est donc en Cilicie qu'il aurait reçu son éducation comme pharisien. Tout porte à croire qu'en étudiant l'Ecriture, il aurait également étudié le droit ; les deux choses sont inséparables dans la théocratie, puisque c'est Dieu qui décide toutes les questions pratiques. C'est là ce que les épîtres montrent surabondamment, d'une manière soit directe, soit indirecte. Il suffit de rappeler la doctrine paulinienne de la justification et de la sanctification.

Les comparaisons sont aussi empruntées fort souvent au domaine du droit. (2 Cor. I, 22 ; Gal. IV, 1 ; III, 18 ; III, 17 ; IV, 2 : III, 15 ; IV, 1, 7 ; Rom. VII, 2. — 1 Cor. VI, 1 ; 1 Cor. V, 13 ; Deut. XVII, 7).

Tout ce que nous savons du pharisaïsme confirme l'idée que Saul devait appartenir à cette école, comme tous les hommes qui, à cette époque, prenaient au sérieux la foi d'Israël. Il est demeuré à tel point fidèle à cette tendance qu'encore en 59, déjà vieillard, il se déclare pharisien, fils de pharisien. (Act. XXIII).

Comme eux, Paul a le regard dirigé vers l'avenir; attentif aux signes des temps, il compte sur une prochaine fin du monde et sur le jugement, sur la résurrection et sur la manifestation de la gloire du Messie. Il est également pharisien dans les points débattus entre cette secte et celle des sadducéens : apparitions d'anges, relations avec le monde suprasensible, révélations. Rien ne montre mieux l'ardeur des idées apocalyptiques de cette génération que l'idée qu'il ne valait la peine ni de se marier ni de s'affranchir, puisque cette génération devait être la dernière. (1 Cor. VII, 6 ; III, 15.)

Mais si la fin allait suivre immédiatement, comment les pharisiens pouvaient-ils estimer leurs petites observances légales indispensables pour hâter la venue du jour de Jéhovah? Cette contradiction était inévitable, puisque la réalisation de la promesse dépendait de la réalisation de la loi : un peuple juste pouvait seul hériter le royaume. Dieu accomplira tout envers les fidèles, le vouloir et le faire en vue de ce grand jour : c'est lui qui produit des vases à honneur et des vases à déshonneur, car à côté de sa toute-puissance il n'y a nul élément d'arbitraire humain. Plus tard, quand saint Paul a enseigné l'élection, il a fait disparaître la contradiction de la doctrine des pharisiens en donnant tout à la grâce divine. Mais au début, saint Paul a cru, lui aussi, que le vrai judaïsme consistait à concilier la grâce divine et la nécessité pour l'homme d'accomplir les œuvres de la loi. C'est justement en travaillant à cette conciliation impossible, qu'apprenant à connaître plus que jamais la puissance de la convoitise, Paul a été conduit à

pousser ce cri de désespoir : « Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ! » (Rom. VII, 7.) Il lui est arrivé comme aux ascètes de tous les temps : l'anxieuse observation de lui-même a eu pour résultat de réveiller l'énergie de la vie sensible. A la suite de ce combat, sa conversion à Jésus-Christ lui apparaît comme l'entrée dans le royaume de la grâce et de la paix. (Rom. V, I.) Il éprouve un vif sentiment de délivrance en comparant le présent au passé. La sévérité avec laquelle il se prononça contre le légalisme, sa rupture complète avec la loi, qui n'est là que pour augmenter le péché, sa manière de concevoir la chair qui ne peut cesser de s'élever contre l'esprit de Dieu : tout cela montre que Paul a pris au sérieux sa tâche de pharisien, mais que la chair s'est montrée trop faible pour lui permettre d'accomplir la loi. C'est ainsi que l'apôtre arriva à cette conception dualiste en vertu de laquelle la chair serait mauvaise de sa nature, de sorte que, pour sauver l'humanité, il ne faut rien moins qu'une création nouvelle, d'après un nouvel Adam. Au fond ce ne sont là que les résultats du point de vue de Saul comme pharisien : il n'a nullement renoncé à l'idéal qui a brillé à ses yeux pendant sa jeunesse. Si toute sa théologie se résume en ce problème : comment l'homme sera-t-il justifié devant Dieu ? c'est qu'il ne fait que développer les prémisses de sa première éducation ; de sorte qu'au terme de sa carrière il est parfaitement autorisé à se dire pharisien, fils de pharisien

Pour ce qui est de la personnalité de saint Paul, il avait un frère (2 Cor. VIII, 16-24) et une sœur (Act. XXIII, 16); les nombreuses images qu'il emploie (1 Thes. II, 7; Gal. IV, 10; 1 Thes. V, 4; 1 Cor. IV, 15; 1 Thes. II, 7; 1 Cor. III, 2) trahissent le père de famille et il se range expressément parmi les vœufs. (1 Cor. VII, 7, 8, 9.) Son état peu relevé et peu lucratif (1 Thes. II, 9) consistait à fabriquer avec le poil des chèvres du Taurus une espèce de toile grossière appelée *cilicium* qui servait à faire des tentes et des chaussures. Mais cette occupation manuelle obligatoire convenait particulièrement aux scribes, aux rabbins, parce que, laissant l'esprit parfaitement libre, elle permettait à la pensée de prendre tout son essor.

Correspondant à ces circonstances plus que modestes, la personnalité de Paul était du nombre de celles qui passent inaperçues pour le vulgaire, mais qui s'attachent d'autant plus fortement un petit cercle qui sait les apprécier, parce qu'elles connaissent à merveille le cœur de chacun et qu'elles savent sympathiser avec tous. Les uns lui prodiguent l'expression de leur mépris, d'autres se répandent en témoignages d'admiration enthousiaste. Son humilité paraît exagérée à ses adversaires (2 Cor. X, 1, 2), son attitude faible, ses discours méprisables (2 Cor. X, 10); ils lui reprochent de chercher à plaire aux hommes en les gagnant par des flatteries. Il lui arrive de s'abaisser plus qu'il ne paraît convenable (2 Cor. XI, 7), ce qui le fait accuser de fausseté (2 Cor. XII, 16); et comme il ne sait pas toujours prendre sur lui de repousser du premier abord les vœux qu'on lui exprime, il se fait accuser de duplicité et de ne pas être un homme de parole. (2 Cor. I, 12-18.) D'autre part quel enthousiasme il provoque! Ses visites sont considérées comme des grâces, des bienfaits (2 Cor. I, 15); dans toutes ses épîtres, il doit remercier pour les témoignages d'affection dont il est l'objet; et si quelques églises sont irritées, c'est au fond parce qu'il ne les visite pas aussi souvent qu'elles le désirent. (2 Cor. I, 23.)

Cette contradiction apparente s'explique par le contraste entre la faiblesse extérieure de sa personne et la plénitude de richesse intérieure, trait caractéristique dont l'apôtre se rend fort bien compte lui-même. (2 Cor. IV, 7, 16.) Il a parfaitement conscience d'une supériorité spirituelle. (2 Cor. X, 4, 5.) Les lettres de saint Paul respirent une force spirituelle qui poursuit son but avec une énergie irrésistible. Quand il s'agit d'arriver à ses fins, il a à son service raisons, preuves, prières, menaces et avertissements, supplications et invectives. Il sait assaillir de mille arguments l'âme de celui qu'il veut convaincre, et après avoir déployé tous ses moyens, il sent qu'il n'a pas réussi à exprimer ce qui vit en lui. En tout ceci, Paul est loin d'obéir à un caprice individuel : on ne retrouve pas trace chez lui de préoccupations égoïstes ou intéressées. Ce qui le fait agir, c'est quelque chose de supérieur

qui le domine : sa personnalité n'est que le simple vase d'un contenu céleste. (Act. IX, 15 ; Rom. 9, 21.)

Tout cela est compatible avec des faiblesses extérieures sur lesquelles s'exerce la raillerie des adversaires. L'auteur des *Actes des Apôtres* écrivant au milieu du second siècle, se rappelle encore que saint Paul était petit de taille, si bien que les habitants de la ville de Lystre le prennent pour Mercure tandis que Barnabas leur rappelle Jupiter. Les adversaires de l'apôtre à Corinthe ne lui concèdent pas même l'éloquence que les autres lui accordent. Rien en lui ne correspondait à l'orateur imposant que Raphaël a placé au haut des degrés de l'aréopage. Dans toutes les lettres de l'apôtre reviennent des lamentations sur l'état de sa santé (2 Cor. II, 3 ; Gal. IV, 14) qui ne lui permet pas le libre et joyeux déploiement de ses facultés intellectuelles. « Nous gémissons, dit-il, désirant avec ardeur d'être revêtus de notre domicile, qui est du ciel..... Car nous qui sommes dans cette tente, nous gémissons étant chargés ; vu que nous désirons, non pas d'être dépouillés, mais d'être revêtus, afin que ce qui est mortel soit absorbé par la vie » (2 Cor. V, 3, 4.) Aussi jusqu'à la fin présente-t-il son travail manuel dans des chambres humides comme une fatigue qui l'oppresse. Ce qui le préoccupe ce ne sont pas les stygmates du martyre, mais les soucis journaliers pour le pain de son ordinaire. Mais il porte ce fardeau pour l'amour des églises : c'est là son unique gloire. (1 Cor. IX, 15; 1 Thes. II, 6, 9.)

Saint Paul explique son irritabilité par une souffrance qu'il attribue à l'action d'un démon dont les attaques lui enlèvent la conscience de lui-même. (2 Cor. XII, 7.) Il voit dans cette épreuve une compensation pour les révélations extraordinaires dont il a été favorisé. Ce sont là en effet deux phénomènes qui vont souvent ensemble dans la vie de certaines grandes personnalités religieuses. La chose n'est pas uniquement vraie de quelques visionnaires du moyen âge, mais de certains héros de la pensée comme Socrate, Jules César, Mahomet, Napoléon, chez lesquels l'activité de la rêverie a profondément affecté la vie physique. Il y avait des moments chez saint Paul où la prédominance de l'activité intellectuelle sur la vie physique pro-

duisait des visions : il ne savait plus s'il avait été dans le corps ou hors du corps. (2 Cor. XII, 3.) Sous le coup d'une méditation intense et profonde, il finit par contempler en dehors de lui, à titre de vision ou de révélation, ce qui l'agite intérieurement. Le don des langues que l'apôtre possédait n'est qu'un degré inférieur de cet état extatique. Chez ces natures sensibles, quand l'agitation intellectuelle a commencé d'ébranler le corps, toute la vie se porte au cerveau particulièrement excité. Celui-ci alors, au moyen de son activité spontanée, agite tellement *du dedans en dehors* les nerfs des yeux et des oreilles, que des images et des voix s'engendrent d'elles-mêmes. En même temps tous les nerfs sensibles et moteurs cessent d'agir, de sorte que cette agitation extrême du cerveau se termine par une attaque d'épilepsie, ou par une attaque de nerfs qui aboutit au sommeil.

Le tempérament de Paul porte tout à fait le caractère de cette irritabilité particulière aux organisations délicates et troublées. De là chez lui ces hauts et ces bas incessants : *je respire de nouveau, j'étais accablé, je craignais, je remerciai Dieu,* sont les expressions qui rendent l'état de son cœur agité. De là ces constructions grammaticales interrompues qui vont s'enchevêtrant les unes dans les autres ; il avait débuté par la colère, il finit par des expressions de tendresse. Le *vous* et le *moi* alternant sans cesse, trahissent cette agitation intérieure : il ne se possède pas ; il ne jouit pas de ce parfait équilibre qui donne la paix à l'âme. Il peut être passionné et même injuste, mais en revanche vous trouvez en lui des trésors d'amour, d'esprit de sacrifice et de dévouement que vous chercheriez en vain chez des natures plus froides. Paul est un de ces hommes irritables que la contradiction excite, rend malades ; il manifeste ce qu'il sent par des expressions fortes, outrées même. Quand un autre aurait dit : *Vous ne m'avez pas méprisé,* il dit, lui, *vous ne m'avez pas rejeté avec dégoût* (Gal. IV, 14) ; là où nous dirions : *Je suis peu estimé,* il force l'expression et dit : *Nous sommes traités comme les balayures du monde et comme le rebut de tous* (1 Cor. IV, 13) ; au lieu de dire *j'en fais peu de cas,* il dit : *je les estime comme des ordures.* (Philip. III, 8.) L'o-

rage intérieur se manifeste également par des paroles mordantes, par un ton ironique qui blessent profondément, sans toutefois manquer le but. (1 Cor. IV, 3, 8; Gal. V, 11, 15, VI, 23.) Aussi reconnaît-il parfois qu'il regrette de ne pas avoir pris un autre ton (Gal. IV, 20) ; il présente des excuses au sujet de lettres un peu vives, en disant : « Je vous écris dans une grande affliction et angoisse de cœur, avec beaucoup de larmes. » (2 Cor. II, 4.) Soupçonneux comme les natures maladives (Philip. I, 17 ; Gal. II, 13 ; VI, 13), il abuse même une fois des rapports qui lui ont été faits (1 Cor. I, 11); néanmoins l'amour finit par l'emporter sur tout.

En somme, les traits tendres et féminins l'emportent sur ceux qui impliquent une personnalité forte et énergique. Ses jugements particuliers et concrets peuvent être amers et passionnés, il montre dans l'ensemble de son appréciation une douceur et une indulgence qui ne se puisent que dans une vraie connaissance des hommes. Cette faculté de savoir apercevoir le bien, qui est toujours refusée aux natures dures et sévères, trahit des trésors d'amour et de sagesse. Qu'on compare le langage de l'auteur de l'*Apocalypse* et celui de saint Paul, au sujet des mêmes églises, ou du moins de communautés qui doivent s'être ressemblé beaucoup. Tandis que le premier les vomit de sa bouche, enlève leur chandelier de sa place, l'apôtre des gentils rend sans cesse des actions de grâces pour les dons qui se trouvent en abondance parmi les saints et les élus. C'est qu'au fond saint Paul est bien une nature féminine, son tempérament est sans contredit cholérique, mais le sentiment domine le tempérament.

Voilà comment nous nous trouvons en présence d'une individualité aussi impressionnable que profonde, aussi passionnée que consciencieuse. C'est bien là, à tous égards, une nature vraiment originale. Incontestablement, on reconnaît en lui d'une manière générale l'ardeur du sang sémitique, le zèle passionné des descendants d'Abraham, mais ce n'est en aucune façon un juif ordinaire portant le cachet commun. En effet, pour couronner tous les contrastes, il y a encore chez cet homme une énergie d'intelligence, une pénétration de pensée qui lui per-

met de poursuivre une idée jusque dans son dernier principe, et un principe jusque dans ses dernières conséquences et de découvrir les mobiles des autres hommes jusque dans les replis les plus cachés du cœur. Cet homme au cœur à la fois si brûlant et si large, est en même temps le plus subtil des dialecticiens : pour parler le langage des rabbins, il réussit à suspendre des montagnes à un crin de cheval. Le salut a-t-il été promis *à la* semence ou *aux* semences? Abraham a-t-il reçu la promesse avant ou après la circoncision? Le visage de Moïse brillait-il encore, oui ou non, sous le voile qui le recouvrait? Voilà des problèmes qui exercent à tel point la perspicacité de Paul, qu'on est tout surpris de retrouver encore chez lui une nature éminemment pratique, un talent admirable de conduire et de dominer les hommes. Mais il ne s'en distingua pas moins parmi tous les contemporains dès qu'il prit part à Jérusalem à la lutte des partis. Le Sanhédrin ne place pas moins de confiance dans cet homme sans apparence que les nombreuses églises chrétiennes qui plus tard feront souvent dépendre leur existence ou leur ruine de sa présence. En effet ces tempéraments maladifs sont souvent les plus portés à tout mettre en confusion et à maintenir en agitation perpétuelle les eaux naturellement stagnantes. Ils ont sur les natures plus lentes et plus saines le privilége de savoir mettre la main à l'œuvre sous la première impression, d'être constamment en éveil, de savoir opposer à l'inertie des masses une énergie entraînante, par moments un certain entrain démoniaque, et avant toute chose, un travail incessant, une persistance infatigable qui, tôt ou tard, leur permet d'atteindre le but désiré.

C'est par une vision tout à fait d'accord avec le tempérament et le caractère de l'apôtre, que s'explique l'événement décisif qui se passa sur le chemin de Damas. Le futur apôtre est en proie à une lutte morale des plus violentes. Regarde-t-il en arrière? sa conscience lui reproche d'avoir persécuté des innocents, d'avoir fait la guerre à Dieu et à son Oint. Regarde-t-il en avant? il a la perspective d'être appelé à faire des choses qu'il ne peut décidément plus faire. Regarde-t-il au dedans de lui? la voix de tous les docteurs et de l'histoire tout entière

d'Israël dépose en faveur des paroles créatrices de Jésus. A mesure qu'il approche de Damas, l'angoisse, le désespoir et les ténèbres vont en augmentant. Alors brille une lumière, la lumière éclatante de Dieu dont les docteurs ont parlé. Aussitôt Damas, la terre, le monde disparaissent, le ciel seul est visible, et du ciel ouvert sort la forme antique et bien connue du Fils de l'homme, le second Adam, le Messie glorieux : « Je suis Jésus que tu persécutes. Il t'est dur de regimber contre les aiguillons. » Paul est précipité à terre et on le conduit à Damas.

Il semble qu'après cet événement Paul n'aurait dû avoir rien de plus pressé que d'aller se mettre au courant de tout ce qui concernait le Christ historique, en entrant en relation avec les apôtres. C'est cependant de cela qu'il se défend expressément. (Gal. I, 16.) Ce n'est qu'après une retraite de trois ans au désert, comme Jean-Baptiste et Jésus, à Damas, dans l'Arabie du nord, et peut-être à la suite d'un voyage au Sinaï, qu'il se rend à Jérusalem pour voir Pierre, et Jacques, frère du Seigneur. L'agitation de cette année 39, provoquée par l'entreprise de Caligula de profaner le temple, permet à Paul de séjourner inaperçu dans la ville sainte. Il manifeste donc ouvertement l'intention de se mettre au courant de l'histoire de Jésus ; il montrera au besoin qu'il la connaît jusque dans les moindres détails, mieux même que d'autres. Toutefois, il prouve la messianité de Jésus plutôt au moyen de l'Ancien Testament que par des événements tirés de sa vie. Il ne s'attache essentiellement qu'à deux faits : la mort et la résurrection de Jésus. Cela tient à toute la tendance spéculative de Paul : il ne pense pas, il ne se meut pas dans le monde des faits, mais dans celui des postulats religieux. De plus, Paul est un de ces esprits chez lesquels la spontanéité l'emporte sur la réceptivité : de même qu'il ne cite jamais sans ajouter du sien, il a toute sa vie durant annoncé un Fils de Dieu qui s'était révélé en lui. Il est rare qu'un homme d'une telle activité intellectuelle soit objectif.

Tout porte à croire qu'il y avait dans le point de vue pharisien de Paul des éléments qui ont permis et préparé son développement chrétien. Il n'y avait donc aucun motif pour lui de rompre avec ses convictions antérieures qui l'avaient conduit à

l'Evangile, avec lequel elles ne se trouvaient pas dans une opposition absolue. Il laisse si bien exister tout l'échafaudage antérieur qu'il ne met à profit, pour sa spéculation, que deux faits : la mort et la résurrection. Quant aux renseignements abondants que les synoptiques nous présentent sur la vie de Jésus, Paul n'en fait ni un usage rhétorique, ni un usage didactique. Il connaît bien cette vie de son Maître, mais il ne construit rien dessus. Les attributs par lesquels il désigne le Seigneur ne sont pas même empruntés aux déclarations de Jésus, qui ne s'est jamais appelé lui-même ni le second Adam, ni l'image de Dieu. Toutes ces idées et bien d'autres ont leur source, non pas dans les déclarations du Maître, mais dans l'anthropologie de l'apôtre des gentils, qui ne renonce en rien à ses idées judaïques. Il ne modifie cette théologie que sur un point. D'après le pharisaïsme l'homme doit devenir juste; Dieu seul peut sauver l'homme. Paul met ces deux axiomes en rapport avec le Messie crucifié et en tire des conséquences nouvelles. Ce n'est pas par l'accomplissement de la loi qu'on est sauvé, mais par la mort expiatoire de Christ qui a la valeur d'une substitution.

Il ne s'agit donc pas de développer la doctrine de Jésus, mais de donner une doctrine *sur Jésus*. Au fait, Jésus n'a pas été pour Paul avant tout un docteur, mais essentiellement un médiateur. Il a plus fait qu'enseigné. Aussi le christianisme n'est-il pas pour lui une manière de voir, mais une foi, une manière de vivre résultant de la foi. Si d'un côté saint Paul se borne à donner une nouvelle réponse à une ancienne question, il ne développe pas le riche contenu de cette réponse à l'occasion des discours de Jésus, mais en opposition aux réponses données par l'école juive. C'est pour cela que le trait caractéristique de la théologie de saint Paul consiste dans l'opposition entre la justice qui vient des œuvres et celle qui vient de la foi.

Pour saint Paul, comme pour ses maîtres les pharisiens, la notion de justice comprend tout ce que Dieu demande de l'homme ; c'est l'état dans lequel se trouve réalisé tout ce que Dieu exige de l'homme. Si Paul avait voulu faire justifier

l'homme par la loi, il n'aurait pas pu entendre par là la loi rituelle, mais celle qui embrasse tous les devoirs religieux et moraux, et qui comprend la pureté du cœur, l'amour fraternel, la moralité. La loi morale générale et la loi de Moïse sont pour l'apôtre des notions identiques; il dit loi judaïque quand nous dirions loi morale, parce qu'il ne connaît pas de plus haute expression de celle-ci que la première. Paul ne conteste pas que la réalisation de la loi, une moralité parfaite n'eût rendu juste devant Dieu ; mais il nie que l'homme, par ses propres forces, puisse s'élever à cette hauteur.

C'est ainsi que Paul s'établit sur le terrain de ce dualisme qui, au moyen des hellénistes, avait aussi pénétré dans le judaïsme. La nature humaine appartient à un monde fini : elle est liée aux lois de ce monde ; la loi est divine, spirituelle ; voilà pourquoi il n'est pas donné à l'homme fini d'accomplir la loi. C'était là le grand problème qui, à cette époque, occupait encore plus les païens que les juifs. Le monde grec n'avait pas trouvé le mot de l'énigme, il restait à savoir si l'école juive serait plus heureuse. Il a fallu que le platonisme se présentât sous des formes juives jusqu'à en être méconnaissable, avant d'être en mesure de résoudre la contradiction qu'il avait lui-même fait naître.

Deux mondes se trouvent en présence et un abîme les sépare. Nous avons d'un côté le ciel, source de toute vie et de toute force, siége des types primitifs de tout être, et le monde sensible, informe et sans essence, si les ombres que reflètent sur lui les idées ne lui communiquaient l'une et l'autre. Le judaïsme avec son Dieu transcendant et sa religion spirituelle devait très bien s'accommoder de ce dualisme platonicien. L'anthropologie de Paul repose en plein sur ce dualisme. L'homme est tiré de la terre, chair ; ce n'est que par un souffle de vie, l'âme, qu'il se distingue de la matière. (Cor. XV, 45.) A ce titre l'homme est fini, sujet à la corruption, impur, comme toute matière qui se meut entre la naissance et la mort. Le pneuma est en opposition avec la chair, mais il ne doit pas être confondu avec ce que les modernes appellent esprit. Le pneuma demeure une substance, une matière, une substance qui éclaire, rayonne,

réchauffe. D'après Paul l'homme n'a, par nature, aucune part au monde pneumatique.

A ces deux éléments vient s'ajouter l'esprit (le *nous*), le principe qui pense et qui réfléchit, grâce auquel l'homme se distingue des autres créatures. Ce *nous* n'est nullement pneuma, ni rien qui lui ressemble, mais purement et simplement la faculté particulière à l'homme d'acquérir conscience des phénomènes extérieurs et intérieurs. Il ne fait pas partie des dons primitifs de la nature, l'esprit n'est communiqué à l'homme que par un nouvel acte créateur. L'homme né de nouveau possède l'esprit, l'homme naturel ne le possède pas. De là une antithèse absolue entre l'homme charnel et l'homme pneumatique. Les deux sont en lutte constante.

Ce dualisme anthropologique ne paraît pas reposer, chez Paul, sur le dualisme métaphysique de l'esprit et de la matière, de Dieu et du monde; mais uniquement sur le sentiment du péché et de son esclavage. Aussi l'antithèse est-elle plus accusée après qu'avant sa conversion, au point de donner lieu à une action nouvelle de la loi. Elle ne sert plus qu'à donner à l'homme le sentiment de la culpabilité, du péché subjectif, en lui faisant commettre avec conscience le mal auquel il se livrait par nature et avec nécessité. Paul arrive ainsi à un pharisaïsme retourné qui voit dans la loi, non plus le privilége d'Israël, mais la malédiction de Dieu. La loi n'a pas été donnée pour *contenir* le péché, mais pour le faire *abonder*. Arrivé là, il ne faut plus reculer devant l'idée d'une absolue dépendance de l'homme, en vertu de laquelle Dieu est l'auteur du péché. Tout disparaît devant le décret absolu de Dieu qui plonge le monde entier dans le péché afin de faire ressortir d'autant mieux sa sainteté.

C'est le Messie qui sera chargé de justifier l'humanité. Tandis qu'avant sa conversion Paul aurait dit: Le Messie viendra dès qu'Israël sera juste, il déclare maintenant que le Messie est venu *pour* justifier l'humanité. Comme en vertu du dualisme de l'apôtre, cette action du Messie ne peut être qu'une création nouvelle, il voit en lui, non pas comme d'autres un second David, un guerrier, un second Moïse, un législateur, et un

prophète, mais un second *Adam*, le père d'une humanité nouvelle, l'idéal de l'humanité.

C'est bien ainsi que la *sibylle juive*, V, 414 et suiv. ; *le livre d'Hénoch*, XLVI, 1, les *Septante* dans la traduction des Ps. LXXI et CX, 3 et Esa. IX, 6 avaient présenté le Messie comme l'homme céleste, idéal, créé dès avant la création du monde. La distinction dans le récit de la Genèse entre un Adam céleste et un Adam terrestre conduisait aussi à la même conception. Philon accomplit l'identification de cet homme céleste avec l'homme type, l'homme idéal de Platon, l'homme purement genre qui n'appartient à aucun sexe, ni à aucune nationalité, mais qui est simplement l'homme par excellence. Paul n'a pas simplement matérialisé cette idée juive de l'homme céleste en l'identifiant avec Jésus de Nazareth, mais il s'est, plus que Philon, tenu collé au texte de l'Ecriture. L'homme Jésus prend ainsi place dans une série de puissances divines où il occupe le premier rang. Pour autant que les églises de la Galilée aient glorifié le Messie prédit par tous les poëtes et par tous les prophètes d'Israël et qui est attendu sur les nuées du ciel, il ne prend décidément une forme divine que lorsque saint Paul applique la christologie rabbinique à Jésus de Nazareth. Il ouvrait ainsi la voie par laquelle le judaïsme hellénique et le besoin de rédemption du monde païen, influencé par le platonisme, allaient être conduits à voir dans ce Galiléen le médiateur entre le monde céleste et le monde terrestre. Paul, il est vrai, ne prononce pas le mot logos qui sert aux stoïciens à désigner le principe spirituel du monde, et qui pour Philon personnifie l'activité créatrice et conservatrice de Dieu. Mais le mot seul fait défaut. Ce que Philon avait établi d'une manière spéculative était devenu, dans l'école de Paul, une religion positive.

Pour la formation de l'humanité nouvelle, il ne faut rien moins qu'une création nouvelle ; celle-ci comprend la satisfaction pour les péchés anciens, la communication d'un organe spirituel, suffisamment puissant pour tenir la chair en bride, En vue de l'une et de l'autre, l'homme céleste est devenu chair. il a pris la nature humaine pécheresse, le péché objectif, mais

sans jamais commettre une transgression personnelle qui lui permît de devenir subjectif. Ce n'est pas toutefois la vie, mais la mort de Jésus qui a été le fait décisif. Elle produit d'abord le pardon des péchés passés; Jésus a pris sur lui la peine qui menaçait le pécheur et nous a ainsi rachetés. Deux idées de l'Ancien Testament devaient conduire à cette théorie de la satisfaction qui est encore tout à fait dans le goût du pharisaïsme; l'idée du sacrifice et celle des souffrances du serviteur de l'Eternel auxquelles Esa. LII donne une valeur substitutive. C'est avec ces deux éléments-là que le moyen âge et la réformation ont construit un peu trop exclusivement la doctrine de la justification. Pour Paul, en effet, l'essentiel n'est pas le pardon des péchés, mais le fait qu'il nous a mis en position de pouvoir vivre sans péché, ce qui a eu lieu par le triomphe sur la chair, puissance dont la mort de Christ nous a délivrés. Ce qui s'est accompli objectivement dans Jésus, se répète dans le fidèle : c'est pour cela qu'il est notre Adam. (Rom. V, 12, 19.) Paul place moins l'accent sur le rapport juridique de la mort du Christ avec notre culpabilité que sur l'idée d'une union mystique de la communauté messianique avec le Messie.

Un don positif a rendu possible cette transmission au fidèle des bienfaits de la mort du Christ; en ressuscitant dans un corps spirituel, le Messie a rendu les fidèles participants du monde spirituel; en possession de l'esprit, l'humanité nouvelle est en position de vaincre la chair. Cette parole profonde, le second Adam, n'a pas une simple portée symbolique, mais une signification décidément métaphysique. Pour qu'il y ait une humanité nouvelle, il faut un père nouveau.

Pour avoir part à cette création nouvelle, l'individu doit passer par une naissance nouvelle qui s'effectue au moyen de la foi et du baptême. Ici la doctrine de Paul rejoint les enseignements de Jésus. De même que Jésus a décrit le royaume des cieux comme une manière d'être de l'homme intérieur, ainsi Paul fait tout dépendre de la foi, c'est-à-dire de la confiance aux œuvres accomplies par Dieu en vue du salut. Ce que Jésus appelait le commandement nouveau, le grand comman-

dement de l'amour pour le Père, l'apôtre le désigne comme une confiance pleine de foi. Quand Jésus avait dit : Le royaume de Dieu est au milieu de vous, il avait entendu la justification au moyen de la foi.

La foi nous introduit donc sur le terrain subjectif, mais tout ne dépend pas moins de Dieu et non de celui qui veut ou de celui qui court. D'abord la foi ne doit pas être comprise à la moderne, comme un état d'âme harmonique dans lequel l'homme devrait se placer, qui porte sa promesse en soi-même et par cela même justifie l'homme. C'est la conviction positive que la mort du Messie a effacé nos péchés et nous a remis dans les conditions voulues pour être justifiés. Cette confiance a un contenu concret : c'est la confiance en la puissance miraculeuse de Dieu qui veut nous faire grâce, au moyen de Christ. L'élément subjectif de cette justification est restreint à divers égards : l'essentiel n'est pas l'intensité de cette confiance, mais son contenu, la foi en la messianité de Jésus ; en second lieu, Dieu donne cette foi à qui il veut. Bien loin d'abandonner la doctrine pharisienne de la prédestination, Paul l'accuse encore plus, dans le sens des esséniens.

Le baptême achève l'acte de la nouvelle naissance commencée par la communauté de foi avec le nouvel Adam. Sous sa forme primitive il représentait très bien la mort et la résurrection de Christ se reproduisant dans le fidèle pour achever son union. Celle-ci se poursuit toutefois encore au moyen de la cène, qui sert à favoriser en nous la naissance de l'homme spirituel.

Grâce à la possession de l'esprit, nous avons accompli en nous la synthèse de l'élément céleste et de l'élément terrestre ; par Christ nous avons reçu en nous la vie éternelle ; nous avons les arrhes du monde à venir, nous possédons, déjà dès cette vie-ci, la vie éternelle. On le voit, le dualisme qui était le cauchemar spirituel des contemporains, est décidément vaincu. Plus saint Paul a insisté sur l'abîme profond séparant les deux mondes, plus il insiste aussi sur l'idée que nous possédons en Christ cette conciliation après laquelle soupirait l'humanité.

Il a également fait disparaître le dualisme du monde présent et du monde à venir. Naturellement les espérances nationales des

juifs sous le règne du Messie n'occupent chez Paul que le second rang, pour céder la première place à la conception psychologique à laquelle allait appartenir l'avenir. Toutefois il n'a pas encore entièrement rompu avec les idées des pharisiens ; il insiste beaucoup sur le fait que Dieu n'a laissé que fort peu de temps pour l'entrée dans cette humanité nouvelle. Au moment où il écrit l'épître aux Romains (X, 6; Cor. VII, 29; XV, 23), il estime que tous les préparatifs de la parousie sont terminés. La création elle-même doit alors être transformée et pourvue de forces nouvelles pour être à la hauteur du royaume nouveau. (Rom. VIII, 18 à 23.) La conciliation entre le monde présent et le monde à venir est donc accomplie. Nous trouvons chez Paul et le progrès que la pensée religieuse du judaïsme a accompli sous l'action du platonisme, et ce sentiment religieux du monde grec qui est devenu plus profond au contact du judaïsme. Pour les rabbins, le règne du Messie est un temps de salut qui « sera un jour », mais non pas un monde actuel, qui « existe déjà. » Les juifs admettent un monde de lumière, trônant au-dessus du monde présent, sans être toutefois un autre monde, mais simplement un étage plus élevé du monde actuel. L'idée d'un monde « d'au delà » appartient au contraire au platonisme ; ce monde est la demeure de Dieu, le monde des idées, des forces, des âmes ; c'est là que rentre notre âme quand elle a terminé son pèlerinage. Paul, lui, sans renoncer à la croyance au royaume qui approche, sait la transformer en une foi au monde « d'au delà. » Par le monde supérieur, il entend tout ce que Platon avait désigné sous le nom de monde intelligible. Seulement il se distingue de celui de Platon en ce que ce royaume céleste peut pénétrer dans notre monde terrestre. La venue de l'homme céleste a inauguré la pénétration des éléments inférieurs et des éléments supérieurs qui sera parachevée à la parousie. La foi juive à un royaume de Dieu qui approche ne sert qu'à dépouiller la conception platonicienne du monde « d'au delà » de cette transcendance exclusive qui troublait le sentiment. Le monde « d'au-delà » est en train de devenir un monde « d'en deçà. » L'attente inquiète commence donc à se calmer, sans qu'elle soit

privée de l'objet qui faisait toute la valeur religieuse de cette manière de voir. Les idées sont ici présentées d'une façon telle qu'elles peuvent subsister malgré la non-réalisation des espérances eschatologiques régnantes. Tandis que le juif compte sur une descente du royaume des cieux sur terre et le platonicien sur une élévation de l'âme dans le royaume de la vérité, Paul s'établit sagement dans l'entre-deux. Tout en maintenant l'ensemble des idées messianiques de son peuple, il parle comme un platonicien de notre élévation dans le royaume des cieux, où nous attend un nouveau corps céleste. Il aimerait déloger, pour être chez lui, auprès de l'homme céleste; sa bourgeoisie est dans les cieux. Ce n'est donc pas au moyen de la résurrection juive qu'il compte arriver à la jouissance du royaume, mais par une rentrée dans l'autre monde, à la manière de Platon. Si le royaume ne vient pas, les disciples de Paul n'y perdront rien, vu qu'ils s'élèveront eux-mêmes dans la gloire à venir. (1 Thes. IV, 7.)

Le symbole du grain de semence (1 Cor. XV), qui dans les mystères d'Eleusis servait à symboliser l'immortalité, sert à Paul comme symbole de la résurrection. Ce que le Grec applique à la vie dans un autre monde, l'apôtre l'applique à un retour dans une époque nouvelle. Les images dont il se sert pouvaient être employées dans les deux acceptions. Le quatrième évangile, qui se place entièrement au point de vue platonicien, ne fait que poursuivre les lignes tracées par Paul. Le quatrième évangile transforme le royaume qui approche en un monde supérieur de l'esprit et des idées. L'église doit saisir la vie éternelle déjà dans la vie présente : tous les éléments concrets de l'eschatologie juive, résurrection, jugement, condamnation se transforment en phénomènes psychologiques. Plus positivement encore que chez Paul, la foi au royaume devient une foi au monde « d'au delà, » qui néanmoins commence déjà dans le monde « d'en deçà ». Mais ce développement du quatrième évangile n'était possible qu'au moyen des notions théologiques de Paul, qu'il présuppose sans cesse.

Il fut donc un maître de la pensée, cet apôtre des gentils, puisque ceux-là mêmes qui rejettent sa pratique, comme

l'auteur de l'Apocalypse et celui du quatrième évangile, adoptent ses doctrines. Paul fit disparaître ce dualisme qui déchirait la conscience religieuse de l'époque. Paul le renversa, et cela au moyen d'une forme concrète, d'une doctrine religieuse. Cette théologie communiqua aux hommes qui pensaient la certitude religieuse, cette foi aux faits qui manque à Philon : il fournit aux églises la formule intellectuelle de ce que sentait leur conscience religieuse. Sans doute, la simple pensée d'une médiation entre les deux mondes, au moyen du logos, comme Philon l'avait conçue, ne pouvait produire une religion nouvelle. D'un autre côté elle serait demeurée sans consistance aucune, une religion qui, ne s'élevant pas plus haut que le domaine de l'expérience et du sentiment, n'aurait pas réussi à se systématiser et à se légitimer logiquement. Paul accomplit un grand progrès en transformant en doctrine de la réconciliation ce qui n'était avant lui qu'expérience de la réconciliation. C'est grâce à lui, surtout, que le christianisme est devenu cette conception du monde qui n'est autre que celle de la réconciliation.

Les doctrines de Paul qui, à quelques égards, ont fait leur temps, étaient l'expression d'une vie religieuse qui aujourd'hui encore réveille la vie. Ces impressions qui lui importaient beaucoup plus que le système auquel elles donnèrent naissance, se résument dans le sentiment de la dépendance, c'est-à-dire dans la piété. Ce sentiment de la dépendance se manifeste par la conscience de son indignité personnelle, que sa disposition naturelle, son ascétisme de pharisien et le souvenir de sa conversion miraculeuse ont continué à développer. L'idée de l'imperfection humaine est le trait le plus caractéristique du paulinisme. Et partout où il y a eu une réforme sérieuse de l'église pendant dix-huit siècles, c'est toujours en partant de l'esprit de l'apôtre qui a déchiré sans pitié tous les voiles qui recouvrent nos misères. A cet élément négatif vient s'ajouter le sentiment non moins vif de la réconciliation par Jésus-Christ. Le sentiment de la dépendance va si loin que Paul se sent esclave de Christ et complétement identifié avec lui. L'éloignement de Dieu, qui est le trait caractéristique de

l'époque, fait place chez lui à un sentiment de communion, d'unité avec Dieu, qui ne se trouve que chez les génies de la vie religieuse et dans les époques classiques. Comme sa vie personnelle, le monde entier est totalement subordonné aux fins que Dieu poursuit. Jamais la conception téléologique des choses n'a été plus fortement accusée. Si la piété est la disposition à se sentir en tout dépendant de Dieu, à se sentir, en marchant dans le monde présent, de tous côtés environné du monde avenir, il n'y eut jamais de génie de la piété plus grand que saint Paul. Justement parce que tout ce qui lui arrive à lui et aux autres est rapporté à Dieu, il ne cesse à tout propos de rendre grâces. C'est dans cette disposition d'esprit qu'il fournit une carrière à laquelle il a pu lui-même appliquer les paroles du psaume XLIV : Nous sommes tous les jours mis à mort pour l'amour de toi, et nous sommes regardés comme des brebis de la boucherie. Mais cette énergie avait aussi un autre côté. Paul marche avec tant de résolution vers le but que, loin de pouvoir supporter la contradiction, il sent tout son être se révolter quand elle est dirigée non pas contre sa personne, mais contre ses principes. C'est pour les églises qu'il réserve les expressions les plus passionnées de son mécontentement. On peut lui reprocher de ne pas toujours respecter l'individualité de ses adversaires. Il était lui-même un radical poussant tout à ses dernières conséquences. Tient-il le christianisme pour une folie ? il faut qu'il soit détruit ; est-il reconnu comme la vérité ? il doit devenir la religion universelle. Comment l'invasion d'une personnalité pareille dans le champ de la mission n'aurait-elle pas fait époque ? Aussi croit-on volontiers au témoignage qu'il se rend à lui-même : J'ai travaillé beaucoup plus qu'eux tous ; toutefois, non point moi, mais la grâce de Dieu qui est avec moi. (1 Cor. XV, 10.)

II. *L'œuvre de Paul en Orient.* — Le temps avant la parousie devant être très court, Paul parcourt le monde pour annoncer l'évangile, d'abord aux juifs et ensuite aux païens. Son but c'est de fonder des églises, au moyen d'une éloquence bien réelle dont ses écrits ne donnent qu'une faible

idée, et par le déploiement d'une riche personnalité. Tout, chez Paul, est d'un apôtre. Si Jésus fut surtout pasteur, l'apôtre est dévoré par l'ardeur missionnaire. Il n'est jamais qu'*en passage: toujours plus loin*, *toujours plus loin*, demeure sa constante devise. La parole prophétique *qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de ceux qui annoncent l'évangile de paix*, donne à sa vie son attrait et sa poésie. Et comme à cette fièvre de voyageur viennent s'ajouter les soins du pasteur, il ne perd aucune de ces églises qu'il fonde: c'est qu'il a préalablement soigné les intérêts spirituels de chacun des membres pris individuellement. Pour que cette activité fiévreuse ne soit attribuée ni à l'avarice, ni au besoin de dominer, ni à l'enthousiasme, Paul s'impose la lourde charge de pourvoir à sa subsistance par le travail de ses mains, ce qui l'oblige, en arrivant dans une ville, de chercher de l'ouvrage, avant même de s'informer où se trouve la synagogue. L'épître aux Romains donne la substance des enseignements de Paul que les autres lettres supposent connus. Il est possible qu'au début, comme les chrétiens de Palestine, il ait incorporé les convertis d'entre les gentils aux congrégations des juifs de naissance. Ce n'est qu'après quatorze années de prédication, en Syrie et en Cilicie, que, tirant les conséquences de ses principes, il fonde les églises de Galatie sur d'autres bases.

Alors se posèrent des problèmes nouveaux qui agitèrent longtemps l'église naissante. Quelle position devaient prendre, à l'égard de la loi de Moïse, les gentils chrétiens mais incirconcis? Pour être justifiés, doivent-ils observer la loi cérémonielle des juifs, ou bien le Messie réalisera-t-il les espérances qu'ils placent en lui, s'ils continuent à mener leur vie païenne? La question fut débattue pour la première fois à Antioche, où Paul et Barnabas étaient revenus de leurs voyages environ vers l'an 53. Les chrétiens d'Antioche eux-mêmes avaient à cet égard des habitudes fort larges, sur lesquelles on avait pu fermer les yeux à Jérusalem, aussi longtemps qu'ils avaient été la seule congrégation d'un caractère mixte. Mais la position était devenue plus critique par suite de la fondation des églises de Galatie. Il arriva donc de Jérusalem des hommes zélés d'entre

les juifs déclarant que ceux qui ne se feraient par circoncire ne pourraient avoir aucune part au salut messianique. Paul s'éleva contre ces préjugés avec tout le radicalisme d'une théologie qui fait fi des intermédiaires historiques. C'est par une nouvelle naissance en esprit que nous entrons dans le royaume du Messie, peu importe donc qu'on soit juif ou grec. L'avantage d'appartenir à la république d'Israël pouvait même devenir nuisible, puisqu'il exposait à la tentation de s'appuyer sur la chair. Et puis, comment aurait-elle pu devenir obligatoire pour les païens, cette loi juive dont l'unique fruit avait été de faire abonder le péché?

Mais ces spéculations paradoxales ne pouvaient être du goût des judaïsants. Ils y voyaient une falsification de la parole de Dieu et accusaient Paul de se prêcher lui-même, c'est-à-dire ses rêveries. (2 Cor. IV, 2; III, 5.) N'est-il pas dit catégoriquement dans le *Deutéronome* que celui-là seul qui accomplira la loi aura part à la vie? Paul, fort embarrassé, a recours à un moyen presque désespéré pour éluder cette lettre de la loi qui semble être contre lui : c'est avec intention que Moïse a trompé Israël au sujet du caractère passager et transitoire de l'ancienne alliance. (2 Cor. III, 11.)

Des arguments de ce genre étaient de nature à irriter plus qu'à convaincre les adversaires; l'amour pour la loi alla chez quelques-uns en augmentant. De part et d'autre on fut disposé à méconnaître ce qu'on professait en commun pour n'apercevoir que ce qui séparait. Paul ne vit dans les zélateurs de la loi que des espions s'introduisant dans les églises pour surprendre la liberté des fidèles. Le christianisme courait sans contredit le danger d'être absorbé par le judaïsme. Mais Paul va trop loin en prenant le résultat possible pour *l'intention*. Les judaïsants vont trop loin de leur côté quand ils prétendent que les missions parmi les païens devaient être interdites, puisque les promesses ne s'adressaient qu'aux juifs seuls. (Gal. II, 9.) On le voit, de part et d'autre on était extrêmement monté. C'est qu'aussi il n'y allait pas de peu. Il s'agissait de savoir si le christianisme deviendrait une religion de formes et de cérémonies, comme toutes les autres, ou si, conformément à la décla-

ration de Jésus que Dieu regarde au cœur, il se maintiendrait comme religion spirituelle, insistant avant tout sur la disposition intérieure. Paul se décide à se rendre à Jérusalem avec Tite pour faire trancher la question. Elle était moins brûlante qu'à Antioche, par la raison fort simple qu'il était rare de rencontrer à Jérusalem des chrétiens d'entre les païens. Toutefois les Douze étaient bien restés des observateurs de la loi ; il n'y avait pas lieu de supposer qu'arrivés à l'âge de cinquante et de soixante ans, ils adoptassent des idées nouvelles. Rien n'autorisait donc à compter sur une entente. A aucun prix Paul ne consentit à laisser circoncire Tite, qui représentait les églises d'entre les gentils. Du reste il n'entrait pas dans son intention de faire trancher le débat par la congrégation tout entière. Il se borne à faire connaître sa manière de comprendre l'Evangile à Jacques, à Pierre et à Jean. Et après qu'on lui eut tendu la main d'association, il fut convenu qu'on se partagerait le champ de travail. Mais cela ne voulait pas dire que les colonnes de l'église de Jérusalem eussent cessé d'espérer, soit de l'avenir, soit de leurs propres efforts, que les chrétiens d'entre les gentils finiraient par se ranger à leurs opinions.

La grosse question qui divisait l'église naissante n'avait donc pas été tranchée, mais simplement ajournée. Le Seigneur déciderait lui-même à son avénement s'il fallait ou non circoncire les païens. En attendant on n'avait rien à objecter aux conversions que Paul pourrait accomplir dans leurs rangs. Grâce à l'esprit de charité, encore fort puissant, quoique très importante, la question de principe ne l'était cependant pas assez pour provoquer un schisme, en empêchant ceux qu'elle divisait de se tendre la main d'association. La vocation de Paul par Christ fut également reconnue, bien qu'il ne soit pas fait mention d'une reconnaissance de son apostolat. La misère très grande des frères de Jérusalem, auxquels Paul prit volontiers l'engagement de porter secours par des collectes, offrit une occasion toute naturelle de rapprochement. Ce compromis fut dû, en bonne partie, à la force des circonstances et surtout à la supériorité personnelle de l'apôtre des gentils.

Le résultat de cette entrevue fut que les zélés partisans de

la loi s'attachèrent aux pas de Paul pour insister, partout où il fondait une église, sur les avantages supérieurs de la circoncision. L'église de Jérusalem était de son côté divisée : tous n'admettaient pas les maximes rigides de Jacques, frère du Seigneur. Ainsi Pierre, à Antioche, en était venu à user d'une très grande liberté. Mais les émissaires de Jérusalem ne tardèrent pas à exiger qu'il se conduisît à Antioche comme au centre de la théocratie. Simon, fils de Jonas, se trouve alors dans un extrême embarras, par suite de son grand amour de la paix qui passe avant tout. Etant revenu à ses pratiques juives, il est vertement redressé par Paul qui prend son extrême faiblesse pour de l'hypocrisie. Se laissant guider par le cœur plus que par les principes, après avoir fait un pas en avant, sans convictions, il était en train d'en faire deux en arrière. Les arguments avancés par Paul montrent clairement que, de part et d'autre, on discutait à la manière des scribes: c'est en se plaçant au centre même de ses idées théologiques que Paul s'élève contre la prétention d'imposer la loi aux gentils. Mais ses plus ardents disciples pouvaient seuls le suivre jusqu'au bout. Barnabas se sépare de lui sans retomber dans le judaïsme; Silas et Timothée accompagnent Paul, qui est bientôt entouré dans ses voyages d'un grand nombre de prédicateurs, d'origine païenne, annonçant aussi le Messie, ce qui ne contribue pas peu à augmenter la défiance des judaïsants. Bien qu'un abîme profond séparât les deux tendances, les hommes de la première génération n'en vinrent pas au schisme. D'abord ils partaient du point de vue que les chrétiens devaient discuter comme ne discutant pas; ensuite, malgré les controverses fort vives qui devaient suivre, on était disposé à travailler à l'œuvre commune, s'en remettant au retour prochain du Seigneur pour trancher le différend.

Les églises de la Galatie devinrent à leur tour le théâtre d'un violent débat. Quelques juifs, qui se trouvaient perdus parmi les chrétiens d'entre les gentils, ne pouvant supporter la pensée d'être eux-mêmes excommuniés par la synagogue, cherchèrent à gagner aux pratiques judaïques les gentils amenés à l'évangile par l'apôtre Paul. L'état inférieur de civilisation de

ces populations grossières rendait leur rechute fort aisée. Comment ces églises, arrachées à une religion de rites, de cérémonies, auraient-elles pu se maintenir définitivement à la hauteur de spiritualisme où l'apôtre les avait placées! Par réaction, ces congrégations-là ne devaient pas tarder à désirer de nouveau marcher par la chair. C'était le cours ordinaire du prosélytisme. Comme le montre l'exemple contemporain d'Izates, roi d'Adiabène, après avoir débuté par les psaumes et la pure idée de Dieu on finissait par le couteau de la circoncision. Les judaïsants n'insistaient pas seulement pour que les Galates célébrassent les fêtes, mais encore pour qu'ils se fissent circoncire. Une première fois, Paul réussit à retenir ces églises sur la pente qui aboutissait à un anéantissement de la croix de Christ. Mais l'apôtre n'eut pas plus tôt quitté Antioche que les intrigues de ses adversaires reprirent de plus belle et furent couronnées de succès. Il apprend que les chrétiens de Galatie se disposent à célébrer l'année sabbatique, se prolongeant du mois de septembre 53 au même mois de l'année 54. Dans ce retour aux nouvelles lunes et aux sabbats, qui rappelaient plusieurs cérémonies païennes, Paul voit une rechute jusqu'au culte de la nature. Ne distinguant pas entre le couteau des prêtres de Cybèle et celui des rabbins, confondant dans son indignation eunuques et circoncis, il s'écrie: « Qu'il serait à désirer qu'ils se mutilassent eux-mêmes, ceux qui vous troublent! » (Gal. V, 12.) Comme les natures supérieures qui ne se rendent pas compte de la distance qui les sépare du commun des hommes, Paul s'était imaginé que l'esprit qui avait soufflé sur les églises de la Galatie reposait sur les mêmes bases d'où sa propre conversion avait procédé. Il ne se doute pas que l'enthousiasme des Galates n'est que le reflet du sien propre. Aussi, ne comprenant rien à cette rechute, il ne peut s'en rendre compte que par quelque magie, quelque sortilége; on aura jeté un sort à ses chers Galates; ils seront sous l'influence de quelque mauvais œil. Mais ne peuvent-ils pas rompre le charme en portant les yeux sur Jésus, qui leur a été dépeint comme crucifié? (Gal. III, 1.)

Cette rechute jusqu'aux cultes de la nature n'avait pas manqué de provoquer les querelles interminables que le

pharisaïsme traîne à sa suite. On le voit par les nombreux synonymes que Paul accumule pour indiquer cette nouvelle disposition des esprits. (V, 20.) En revanche, l'orgueil spirituel avait été si bien en augmentant qu'on en était venu à mettre en doute les titres apostoliques de Paul. Ce qui donnait de l'importance à tout ce mouvement, c'est que les meneurs en appelaient à l'autorité des douze apôtres et que les Galates ne voulaient pas se réclamer d'un christianisme ayant rompu avec les églises primitives. Arrivés là, les chrétiens de la Galatie devaient être conduits à rompre avec l'apôtre Paul. Mais il paraît qu'avant de se décider à franchir ce pas décisif, ils voulurent entendre une dernière fois son opinion. De là l'épître qu'il leur écrivit. Le caractère passionné de cet écrit autorise à croire que Paul prit la plume d'abord après avoir reçu les fâcheuses nouvelles. Cette épître a un triple but : constater l'autorité apostolique de son auteur ainsi que son indépendance à l'égard des décisions prises par ceux de Jérusalem ; établir la justification par la foi ; reprendre les travers anciens et nouveaux des Galates. Tout cela est rondement établi dans cette lettre qui, du commencement à la fin, se lit comme un dithyrambe. Ce n'est qu'indirectement qu'on peut savoir quels furent les effets de ce puissant discours de *De Corona*. Après ce conflit, Paul reparaît chez les Galates en 55 ; et en 58 il compte surtout sur les églises de ce pays pour les secours qu'il a l'intention d'apporter à Jérusalem dans son dernier voyage. (Act. XVIII, 23 ; 1 Cor. XVI, 1.) Et toutefois, pour ces populations de l'Asie mineure, elle n'était qu'une question de temps cette rechute dans le culte des cérémonies qui devait les faire reculer jusqu'au judaïsme, au bizantinisme, pour tomber définitivement sous le joug des mahométans. La nature du climat, la nature sensuelle des populations, la prédominance de l'imagination comme chez les Orientaux, tout cela ne devait pas leur permettre de se maintenir longtemps sur les hauteurs du spiritualisme. C'est peut-être pour ces raisons que Paul quitta ces contrées afin d'aller se faire Grec avec les Grecs.

III. *Saint Paul chez les Grecs.* — En Macédoine, Paul trouva une race mâle, vigoureuse et énergique. Si l'opposi-

tion fut d'abord vive, ceux qui s'attachèrent à lui lui demeurèrent fidèles jusqu'à la fin. Aussi ne se fit-il pas scrupule d'accepter des secours en argent de ces chrétiens pauvres, parce qu'il était suffisamment sûr de leurs sentiments pour n'avoir pas à craindre que sa conduite fût mal interprétée. Philippes, Thessalonique et Bérée devinrent les principaux centres de l'activité de l'apôtre. Là, comme ailleurs, la substance de la prédication de Paul est toujours que la fin de l'économie est proche. La hache est mise à la racine de l'arbre, le Seigneur est à la porte. Comme des idées du même genre se trouvaient alors répandues dans le monde païen, qui vers la fin du règne de Claude comptait sur une manifestation prochaine de la colère des dieux, cette coïncidence agita fortement les esprits jusqu'à Rome. Elle eut pour suite le bannissement des juifs, auxquels on faisait remonter ces funestes présages. Cette attente anxieuse du retour prochain du Seigneur eut aussi plusieurs conséquences fâcheuses dans l'église de Thessalonique. Paul leur répond que l'essentiel c'est d'être uni à Christ. Cette union demeurera, soit qu'ils vivent, soit qu'ils dorment déjà dans la terre au grand jour de l'avénement du Seigneur.

A la suite de son contingent ordinaire de luttes et de souffrances, Paul quitta la Macédoine pour l'Achaïe. Il se trouva là au sein d'une civilisation corrompue qui allait faire à l'Evangile une opposition d'un nouveau genre. Après avoir à peine touché barre à Athènes, — ville singulièrement dégénérée, vaine d'une gloire passée, dont elle était si peu digne, et pleine de sophistes bavards, — sans y laisser des traces importantes de son activité, l'apôtre se rendit à Corinthe où il fit un séjour prolongé. Ce n'était plus ni Corinthe la divine chantée par Pindare, ni l'ancienne capitale des villes doriennes et de la ligue achéenne dont parle Thucydide. Le vandale Lucius Mummius avait détruit de fond en comble l'ancienne ville, en l'an 146 avant J.C. La ville nouvelle n'avait été construite qu'en l'an 46 avant J.C., par Jules César, un siècle environ avant la visite de Paul. Elle s'était immédiatement peuplée de vétérans, et de descendants d'affranchis. Tandis que les marbres des anciens édifices servaient à construire des maisons en bois couvertes de roseaux et de chaume, ornées d'or et d'argent, ce qui don-

nait à la ville l'aspect le plus hétéroclite, une autre partie des débris servit de point de départ pour un commerce d'antiquités qu'on se mit à imiter quand elles firent défaut. C'était une ville plus romaine que grecque, ayant les plaisirs et les jeux grossiers du monde romain. En peu de temps Corinthe devint une des principales places du commerce entre l'Orient et l'Occident. Les dieux maritimes et les dieux du commerce, avec Vénus, jouissaient particulièrement de la faveur populaire. On n'y entendait parler que de commerce et d'intérêt, de profits exagérés, si bien que Paul à son tour, censé faire comme ceux qui l'entourent, doit se défendre du soupçon d'avoir voulu exploiter les Corinthiens. (2 Cor. XII, 16-20.) Cette ville de matelots, sans bourgeoisie établie, sans traditions et sans aristocratie, était devenue le rendez-vous de tous les vices de l'Orient et de l'Occident, une nouvelle Sodome. Paul, habitué à la sévérité des mœurs juives, voit dans cet immense désordre une manifestation évidente de la colère de Dieu, et le signe précurseur d'une terrible catastrophe. On ne le comprend pas même lorsqu'il proteste contre ces mœurs; quand il recommande aux fidèles de n'avoir aucun commerce avec les impurs, ils lui répondent naïvement que pour cela faire ils devraient sortir du monde. Le jugement de l'apôtre est sévère, amer même. Toutes les épîtres datées de Corinthe abondent en plaintes sur son entourage. En cela, il est parfaitement d'accord avec les écrivains païens, Juvénal, Pausanias, Martial, qui parlent de cette ville. A toutes les autres causes de désordre venaient s'ajouter un prolétariat fort considérable, et une population esclave qui s'éleva plus tard à un demi-million. L'ivrognerie était le vice proverbial des classes inférieures. Ce n'est qu'ivre qu'un Corinthien montait à la tribune, aussi Paul reproche-t-il aux chrétiens d'avoir transporté ces usages jusque dans leurs agapes.

L'apôtre souffrit d'abord beaucoup de son isolement dans un pareil milieu; il avoue qu'il a connu le mal du pays (1 Thes. II, 17; 2 Cor. XI, 7-12.), auquel étaient venues se joindre les privations d'une extrême pauvreté! (1 Thes. III, 7.) Sa position changea un peu lorsque tout en cherchant peut-être de l'ouvrage, il découvrit Aquilas et Priscille qui non-seulement faisaient des tentes comme lui, mais qui partageaient sa foi religieuse.

L'arrivée de Silas et de Timothée ne tarda pas à augmenter le petit nombre des fidèles. Là comme ailleurs, Paul prêcha que l'Ecriture a annoncé un Messie souffrant. L'opposition des juifs fut tellement violente que l'apôtre résolut de ne plus paraître dans leurs synagogues. Tout nous montre que bon nombre des convertis se recrutèrent dans les couches les plus inférieures de la société : « Ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni ceux qui commettent des péchés contre nature, ni les larrons, ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisants, ni les ravisseurs, n'hériteront point le royaume de Dieu. Et quelques-uns de vous étaient tels. » (1. Cor. VI, 10.) De pareils antécédents expliquent qu'il se soit passé dans cette église des faits contrastant singulièrement avec le titre de saint que Paul donne aux convertis.

L'église, au bout de quatre ans, fut assez nombreuse pour donner naissance à divers partis : plusieurs circonstances portent cependant à supposer qu'il n'y avait pas beaucoup plus d'une centaine de membres. C'était assez pour inquiéter la synagogue qui tremblait pour son existence, en voyant une communauté nouvelle s'établir ainsi sur les limites du judaïsme et du paganisme.

L'accusation mal formulée qu'ils portèrent par-devant le proconsul Gallio manqua son but. Paul put prolonger son séjour à Corinthe et déployer son activité missionnaire dans le voisinage. Les préoccupations eschatologiques ne manquèrent pas de jouer un grand rôle, comme on le voit par la dissertation sur la résurrection (1 Cor. XV) et par d'autres indices. (1 Cor. VII, 6, 20.) L'essentiel c'est qu'un saint enthousiasme, comme une pluie fécondante, avait développé les dons les plus variés et les plus précieux qui réjouissaient l'apôtre. La congrégation fut bientôt en mesure de se suffire à elle-même, en l'absence de Paul et de ses disciples. Ce qui paraît avoir tout particulièrement maintenu l'intérêt, c'est la lecture des lettres qu'échangeaient les diverses églises. Les agapes, qui se terminaient par la distribution de la sainte cène, étaient les derniers vestiges de la communauté des biens. L'organisation ecclésiastique ne paraît pas avoir été complète, car si Paul parle d'apôtres, de prophètes et de docteurs, il ne dit rien d'anciens ou de présidents. (1 Cor.

XII, 27-29.) L'obéissance est plutôt réclamée pour les hommes qui ont fondé et hébergé la communauté. (1 Cor. XVI, 16.)

Paul, après avoir séjourné un an et demi à Corinthe, se rendit dans l'Asie proconsulaire, laissant à d'autres, suivant son habitude, le soin d'édifier sur les fondements qu'il avait posés. Dans la première année du règne de Néron, Paul se rendit à Ephèse, ville grande et brillante, capitale de cette province, jadis le berceau de la culture grecque. Tandis que cette grande ville de commerce, en bonne partie livrée à la superstition et au bigotisme, inspirera, dix ans plus tard, une profonde répulsion à l'auteur judaïsant de l'*Apocalypse,* Paul, avec ses idées plus larges, voit partout des portes qui s'ouvrent pour l'Evangile. (1 Cor. XVI, 19.) La synagogue avait depuis longtemps préparé le champ dans lequel Paul et Jean allaient répandre la semence de l'Evangile. Un violent écrit polémique composé par un juif qui connaît fort bien Aristote, et qui fait déclarer au philosophe Héraclite qu'il n'a jamais ri à cause de toutes les horreurs et de tous les scandales de sa ville natale, dont il fait le long récit, montre que les juifs d'Ephèse se tenaient au courant de la culture grecque. Quelques livres sibyllins, d'origine juive, annonçaient également la ruine du temple de Diane pour l'époque messianique. Enfin l'astrologue Balbillus, qui exerça une grande influence sur Néron, auquel il promit le royaume de Jérusalem sur l'autorité des prophéties messianiques, était également un juif d'Ephèse. C'est en vertu de cette prophétie que se répandit un bruit sur le retour de Néron, qui a passé dans l'*Apocalypse* composée à Ephèse. Tout cela montre qu'il y avait beaucoup de points de contact entre la synagogue juive et celle des chrétiens. On comprend que la prédication de Jean-Baptiste eut aussi trouvé quelque écho dans un milieu où les idées religieuses étaient à ce point discutées. (Act. XIX, 1.) Paul trouva dans cette ville une église de judaïsants fort stricts, desquels il eut beaucoup à souffrir, ce qui lui fait dire que les ennemis sont en grand nombre. (1 Cor. XVI, 9.) De tous les chrétiens d'Ephèse qui semblent avoir appartenu aux classes inférieures (Rom. XV, 1-16), un seul, Onésiphore, demeura jusqu'au bout fidèle à l'apôtre. (2 Tim. I, 15.) A côté de ces petites gens se trouvaient Sosthènes et Apollos qui faisaient

autorité, même à Corinthe (1 Cor. I, 1; XVI, 12), et des négociants, connus à Jérusalem et à Rome. Jetant un voile discret sur les luttes qui durent avoir lieu, l'auteur des *Actes* ne mentionne ni les amis ni les adversaires, pour se borner à relever la profonde impression que produisit la prédication de Paul dans cette capitale de l'Asie proconsulaire. Malgré le silence intentionnel du livre des *Actes,* tout porte à croire que Paul doit avoir eu à souffrir à Ephèse plus que partout ailleurs, puisqu'il dit que cela lui sera compté au jour de la grande rétribution. (1 Cor. XV, 32; IV, 11.) A la suite d'une nouvelle attaque de ses ennemis, dans laquelle il se croit perdu (2 Cor. I, 8-11; VII, 5; IV, 7; Rom. XVI, 4), Paul quitte Ephèse qui avait été le centre d'une activité bénie.

En somme cependant les judaïsants paraissent avoir eu le dessus. Ils poursuivirent l'apôtre jusqu'à Jérusalem, bien que lors de son dernier voyage il eût jugé prudent de ne pas se montrer à Ephèse. Un judaïsant, Jean, surnommé Marc, l'auteur du second évangile et de l'Apocalypse, reprend vertement plusieurs de ces églises, louant celles dans lesquelles comme Ephèse l'élément juif a pris le dessus, tandis qu'il prodigue ses censures à celles qui ne respectent pas la loi, et qui ont tiré de fâcheuses conséquences de la tendance de Paul.

C'est ainsi que, quatre ans après la mort de l'apôtre, nous voyons cette église d'Ephèse, qui lui a coûté tant de travail, de nouveau en proie aux troubles et aux divisions. On ne peut entrevoir encore d'où viendra la solution : le judéo-christianisme conserve partout l'ascendant, bien que le point de vue de Paul doive l'emporter un jour dans le sein des églises sorties du paganisme. Tant il est vrai que les hommes médiocres ont seuls le privilége de voir mûrir les fruits de leur travail : les semences répandues par des personnages de génie ne lèvent au contraire que fort lentement.

(*A suivre.*) J.-F. ASTIÉ.